

CAFÉ DE LA CRITIQUE : LES EXPLOITANTS ET LA CRITIQUE

INTERVENANTS

Séverine Rocaboy : les Toiles à Saint Gratien, une salle associative du Val d'Oise. Elle est également investie dans deux associations de salles.

Emmanuelle Lacalm, de L'Archipel, cinéma indépendant de deux salles à Paris, labellisé Art et essai, membre du GNCR, de l'ACID, ancienne distributrice.

Victor Bournérias : programmateur adjoint au Grand Action, qui mixe art et essai et patrimoine, également programmateur en festival.

Pascal Robin : cinéma associatif dans la Vienne, Les 400 coups de Chatellerault, un seul écran, 97% d'art et essai

Comment les exploitants de salles envisagent-ils la critique, quels sont leurs rapports avec les critiques, est-ce que les critiques font venir les spectateurs dans leurs salles ? Autant de questions auxquelles quatre exploitants de Paris et de province ont essayé de répondre lors de ce nouveau Café de la Critique, le 14 octobre, au musée du Jeu de Paume.

La rencontre débute avec une double question de Nathalie Chifflet, présidente du Syndicat, qui anime le débat : est-ce que la critique aide la salle, comment les exploitants utilisent la critique ? Pour Séverine Rocaboy (Les Toiles à Saint Gratien), la réponse tombe comme un couperet. *« Je dois découvrir les films en amont, la critique n'a donc pas un rôle prépondérant pour moi. La critique est là pour m'aider à penser, pas pour faire venir les spectateurs, les critiques n'ont aucune valeur pour faire venir les spectateurs, voir l'exemple de Nouvelle Vague de Richard Linklater, soutenu par la critique, qui est un four absolu. Une programmation est le fruit d'un choix. C'est là*

que le lien avec le spectateur se noue, celui d'une exigence. Parfois, la critique n'est pas là. En juin, on a programmé My Stolen Planet, mais il n'y avait pas eu d'articles dans Le Monde ou Télérama » (ce doc iranien n'a pas été montré à la presse, NDR). Avant de se désoler sur le fait que les critiques ne fréquenteraient plus les projections de presse. « Les salles de proje sont de plus en plus vides, j'ai l'impression que les critiques regardent les films en lien. »

Les réponses d'Emmanuelle Lacalm sont un peu plus contrastées. « L'Archipel est une salle privée, on fait de la continuation et du ciné-club, animé par des critiques, notamment ceux des Cahiers du cinéma. Nous avons un rapport actif à la critique dans ce cinéma très recherche, avec une attention particulière aux premiers films, aux films expérimentaux... La critique, cela nous nourrit. Ça se retrouve dans notre programmation avec un programme éditorialisé. Nous sommes prescripteurs, mais on voit mal les effets concrets de la critique. Il faut que la curiosité émane en premier lieu de la critique et j'ai l'impression que ça ne marche pas vraiment... »

Puis, c'est au tour de Victor Bournérias de prendre la parole pour parler de son cinéma et de la critique. « Le Grand Action est une salle de trois écrans, avec une quinzaine de ciné-clubs, mais on a moins l'habitude de recevoir des critiques. On découvre les films à Cannes, on voit les films en amont, nos choix de programmation ne sont pas liés à la critique... En tout cas, on affiche encore les revues de presse ! Nous sommes prescripteurs dans notre programmation, nous sommes suivis par nos spectateurs. La critique m'est plus utile dans mon travail de programmation de festival, pour trouver de nouvelles choses. Mais la question est plutôt, est-ce que le film est encore l'objet de culture du XX^e siècle, je pense que non. » Pour finir ce tour de chauffe, Pascal Robin prend la parole. « L'art et essai est né de la critique, avec des critiques qui ont pensé, éditorialisé. Je me sers peu de la critique, mais je m'en nourris, je peux partager une émotion après coup. Cela me permet de tisser des fils... On affiche des critiques dans le hall, comme beaucoup de salles en province. Je vois les films en amont, mais certains collègues s'épaulent sur la critique pour leur programmation. »

Les spectateurs et la critique

Les exploitants connaissent bien leur public, ils sont en première ligne et fréquentent les spectateurs au quotidien. Victor Bournérias : *« on fait des partenariats, des dialogues, avec des étudiants, un ciné-club du son, de l'image, des décors... On ne le fait pas avec des critiques car on ne peut pas les payer ! »* Emmanuelle Lacalm embraye sur les brochures et flyers, écrits par les critiques et distribués en salles. *« Le travail des critiques qui écrivent les dossiers de presse peut nous aider. Les dépliants faits pour les spectateurs et les exploitants sont également très utiles. Jean Narboni me propose régulièrement des idées de projections, comme Axelle Ropert. »* Pascal Robin se montre quant à lui favorable aux animations de salles par des critiques. *« Des critiques en salle, je ne sais pas si cela amène du monde, mais cela fait de l'animation. C'est quasiment impossible pour une petite salle en province de faire venir un critique. L'ADRC (Agence pour le développement régional du cinéma) prend en charge le billet train, la salle rémunère le critique, mais on perd de l'argent. Mais ces séances sont très appréciées des spectateurs... »*

Faire du lien, avec ou sans la critique?

Pascal Robin continue et parle de la nécessité d'éditer un programme papier, véritable lien avec son spectateur. *« La critique peut conforter l'envie ou faire fuir. Mais il est très important d'avoir un programme papier. »* Très sévère avec la critique depuis le début, Séverine Rocaboy estime primordial d'éditer une gazette papier, pour entretenir le lien, susciter le désir, tout ce que fait la critique, donc... *« On en édite une toutes les six semaines, les gens l'attendent, on se fait engueuler quand on est en retard. Cela crée du lien. Les jeunes sont sur Letterboxd et ils ont un rapport à l'écrit très puissant. Ils vont écrire, se filmer sur leurs comptes Instagram. C'est très positif. »*

Dans la dernière partie de la rencontre, les exploitants parlent de leurs relations avec les distributeurs, les négociations pour avoir les copies, comment se décide le nombre de séances, la V.O. ou la VF... *« Il y a une négociation qui s'engage avec le distributeur, peut-être pas un chantage, plutôt une discussion... »*, assure Pascal Robin. Une nouvelle fois, Séverine Rocaboy assure qu'elle est la seule maîtresse à bord : *« je suis en*

situation de non concurrence. Si la Warner me demande une séance en plus pour le Paul Thomas Anderson, je raccroche ! Je ne discute quasiment jamais du nombre de séances avec le distributeur. Si je n'aime pas un film, je ne le passe pas, point final. Mais nous ne sommes pas très nombreux à travailler dans ce contexte de sérénité. »

Pour conclure, Victor Bournerias lance la conversation sur les influenceurs et autres critiques sur YouTube. « *Au Grand Action, on a à la fois un public assez âgé et un public très jeune, genre étudiant en cinéma, qui se tient au courant avec les réseaux. Les influenceurs vendent du lien social, leurs marques, et le jeune public est très avide de cela. Ces influenceurs sont très jeunes et très business. Mais la pensée qu'ils articulent est très pauvre, ce n'est pas fertile sur le long terme...* » Regretterait-il déjà la critique classique ?

Marc Godin
Vice-Président du SFCC